

branches ? Un clair ruisseau arrose nos racines ; de gentils oiseaux nous égaiant de leurs joyeuses chansons et je ne vois pas que tu puisses désirer autre chose ?

— Mais, grand-père, — poursuit le sapineau, un peu calmé par cette sortie, — on s'ennuie mortellement ici, les étés monotones sont suivis d'hivers encore plus tristes ; le ruisseau chante toujours la même chanson, et les oiseaux eux-mêmes, répètent toujours la même chose.

Rien de bien amusant dans ce spectacle toujours le même.

Ne m'as-tu pas raconté que bien des nôtres, arrachés par l'homme à cette même forêt, ont été, par ses soins, transformés en majestueux vaisseaux qui l'ont transporté ensuite, lui et ses richesses, à travers le monde entier.

Traverser les océans !

Admirer toutes ces choses merveilleuses qui ne peuvent se voir qu'en voyageant !

Dis, n'est-ce rien que tout cela, grand-père ?

— Pauvre enfant, dit le bon vieillard, ces légendes, qui nous ont été transmises je ne sais par qui, ni comment, rien ne nous prouve leur véracité ; mais, en l'admettant, ne vois-tu pas qu'une existence paisible comme la mienne vaut mieux que ces voyages qui t'enthousiasment ? Ce que j'ai pu voir, moi, c'est que de pauvres arbres, mes parents, mes amis, qui comme toi, avaient attiré, par la perfection de leurs formes ou leur taille élevée, les regards de l'homme, ont été coupés à coups de hache, jetés brusquement à terre, sciés en tronçons et emportés par des chevaux qui les traînaient dans la neige et laissaient à tous les roc, du chemin les lambeaux de leur écorce. Crois-tu que ces souffrances n'étaient pas une dure compensation, aussi brillant que fut leur sort futur ? Tu ne vois que ces orgueilleux vaisseaux, fièrement pavés et fendant les ondes ; mais tu ne penses pas au sort qui leur est réservé après quel ques années, en admettant même que la tempête ne les engloutisse pas ; les vers d'abord, le feu ensuite.

— Grand-père, poursuit l'incorrigible et orgueilleux sapineau, qu'importe la fin si on brille sur la scène du monde ; si on n'est pas resté, enfoui comme nous le sommes dans un obscur coin de forêt, où nous ne voyons passer que des paysans grossiers ou de méchants gamins à la recherche de nids et qui ne s'aperçoivent pas même de notre présence, si ce n'est pour nous dérober quelque branche ?

Eblonir un jour, ensuite advenir que pourra !

— Hélas ! soupira le vieillard, le Ciel veuille que tu ne fasses pas bientôt la triste expérience de la malice des hommes et du peu de cas qu'ils font de nous !

Mais le jeune arbrisseau tourna, sans cérémonie, le dos au vieillard et se mit à penser aux splendeurs méconnues qu'il entrevoyait et à la visite de la noble dame du château.

(A suivre).

UNE AFFLICTION IMMINENTE



Le curé. — Allons donc ! Je ne puis pas marier un homme qui ne se tient pas ! Attendez qu'il soit dégrisé.  
La mariée. — Il ne veut jamais monsieur le curé, une fois dégrisé ! Dépêchez-vous ; voilà que ça le reprend.

QUEEN'S THEATRE

"A NIGHT AT THE CIRCUS"



Jamais pièce plus fine, jamais parodie plus amusante n'a été donnée sur la scène que "A Night at the Circus."

Nellie McHenry a superbement joué. C'est toute une école qu'elle crée, et à cette école, elle brille comme une étoile. Les élèves sont dignes du professeur. Acteurs et actrices ont enchanté leur auditoire.

"A Night at the Circus" est une pièce, genre léger et bouffé, où peuvent se déployer les talents d'artistes spécialistes.

Décidément, nos entreprenants gérants de théâtre veulent servir grandement leur public.

Une écuyère de cirque qui s'échappe de la tutelle un peu rude du signor Bonanza, W. H. Mack, et qui devient institutrice dans une espèce de lycée de jeunes filles, peut mettre en relief tous les contrastes.

Nellie McHenry est une artiste en son genre et la troupe qui l'appuie est une des meilleures qui aient soutenu les feux de la rampe de Montréal.

Il faut voir John Webster dans le rôle de Archibald Banger, Ben Lodge, dans celui de Nicholas Friske et John Gilroy, le garçon de bureau ambitieux, pour juger du mérite des acteurs.

Et Melles Reynolds, Harrington, May et Byron, sont des actrices qui méritent le succès incontestable qu'elles ont obtenu, au Queen's.

Une soirée, cette semaine, à ce théâtre favori, fournit une ample distraction, irréprochable comme goût et comme convenance.

Le célèbre acteur, Lewis Morrison, est annoncé pour la semaine prochaine dans son grand drame de "Pauste". M. Morrison est avantageusement connu à Montréal, où il a laissé les meilleurs souvenirs. Son retour sera salué avec plaisir. Acteur de premier ordre, M. Morrison a étudié, avec un soin tout particulier, le rôle si compliqué, et si difficile de "Mephistoles" et le rend aujourd'hui à perfection.

La pièce elle-même a été revue et corrigée avec soin et considérablement augmentée. Quelques unes des scènes sont d'un effet merveilleux et pour les rendre encore plus grandioses, plus naturelles, M. Morrison se sert de l'électricité pour simuler les éclairs.

L'effet est saisissant et superbe. Les autres membres de la troupe sont tous des acteurs de mérite et les journaux américains en font le plus grand éloge. Nous engageons nos lecteurs à patroniser le Queen's, la semaine prochaine ; nul doute que M. Morrison et sa troupe rencontreront le même bienveillant accueil qu'ils ont reçu ici l'an passé.

UN CAS ÉNERVANT

Elle (au mari qui vient de s'écraser le pouce avec un marteau). — Oh ! chéri, t'es-tu fait mal ?

Lui (rayonnant). — Non, ce n'est pas à moi, c'est à l'homme dans la lune que j'ai fait mal.

PAR MESURE DE SURETÉ

Le voleur de dindons. — Enfin, voilà le jour de l'an qui arrive.

Sa tendre moitié. — Oui, penses-tu que tu ne ferais pas mieux de prendre une assurance sur la vie ?

CE QU'IL Y A DE MÊME



Madame Pourtouldebon, visitant un atelier à Paris. — Combien ce tableau ?  
Monsieur Gentifrance. — Dix mille francs, madame.  
Madame Pourtouldebon. — Si vous voulez m'arranger ce coucher de soleil avec de l'or véritable, je le prend.

THÉÂTRE-ROYAL



"The Dear Irish Boy," œuvre de Dan McCarthy, excellent acteur en même temps que compositeur de pièces de théâtre, cette pièce a eu, au Théâtre-Royal, le succès qu'elle mérite. Salle comble comme d'habitude au théâtre populaire de Montréal. Le Théâtre Royal a ses habitués et ce sont des clients fidèles. Mais aussi il faut dire à sa louange que le bilan d'amusement qu'il sert au public est sans contredit

un régal pour les amateurs du genre. Dans le "Dear Irish Boy" nous trouvons une excellente peinture de mœurs irlandaises. Dan McCarthy connaissait ses personnages quand il a fait cette pièce. L'intrigue est comme toutes les intrigues dans la comédie-drame du bon théâtre. La vertu finit toujours par triompher.

Mais la partie amusante est surtout remarquable parce qu'elle est de bon ton. Il n'y a pas de bouffonnerie ni de burlesque grossier.

Les danses, les chants sont exécutés avec cet entrain et cette verve que nos compatriotes irlandais savent déployer à l'occasion.

Signalons le fameux Gus Reynolds, dans le rôle qu'il a créé lui-même de Mike M. Chitchey. C'est un superbe acteur.

M. Jas B. Reynolds, dans le rôle de Teddy O'Neil, dans ses récits et ses narrations où pétillent le sel fin de la verve Erin, est réellement de première force.

Mlle Nellie Pierce, dans le rôle de Eileen O'Connell, est une actrice qui pourrait très bien réussir dans le drame.

Mlle Lillian Keene, dans le rôle de Nellie Daly, est une soubrette qui excelle par la vivacité et le brio de son jeu.

Il y a aussi à remarquer un bébé phénoménal de théâtre, la "Petite" Burdell, qui paraît sur la scène sous le nom de Little Tootsey.

Les autres acteurs sont au niveau, et la mise en scène et les décors tiennent rang à la représentation.

La semaine prochaine, les habitués du "Royal" auront le plaisir d'entendre et d'applaudir l'excellente troupe de variétés "Milfrad."

Le programme est excellent et comprend chansons, danses, comédies et tours d'acrobates des mieux réussis.